

ÉRIC HOLDER
La belle jardinière

LE DILETTANTE



Éric Holder

*La belle
jardinière*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
ISBN 978-2-84263-562-6

Extrait de la publication

*Pour Delphine Montalant, quand elle s'évade le
matin, armée de sa serfouette.*

Pour Dominique Gaultier, mon éditeur.

Au milieu de nulle part

1

Je suis l'écrivain le plus connu de Thiercelieux, 77, Seine-et-Marne. Thiercelieux compte une cinquantaine d'âmes, et il est inutile de chercher ce nom sur une carte. Ce n'est qu'un hameau, sans mairie, sans commerce, sans église, sans bar. Il dépend d'une commune située à plusieurs kilomètres d'ici. Quant à la Seine-et-Marne, ce n'est pas celle, non plus, prestigieuse, de Fontainebleau ou de Provins. Elle forme là un coin, un ultime bout de Brie qui s'en va adhérer aux premiers contreforts de la Champagne toute proche. Le dernier poil de pinceau d'un découpage administratif a empêché que nous fussions inclus dans les limites de la Marne, ou de l'Aisne. On aura beau se

promener, à deux ou trois champs de là, dans la Marne ou dans l'Aisne, je doute qu'on voie la différence. Qu'on sache où l'on est. Et qu'on aie le sentiment, plus généralement, d'être quelque part, ailleurs que sur la terre.

Oui, à Thiercelieux, je peux prétendre être un écrivain reconnu, sans doute moins que Victor Hugo, au moins autant que mes contemporains. Quelques-uns de mes livres traînent sur ces étagères habituées à n'en recevoir que très peu, entre un petit atlas de champignons et des recettes de cuisine. Ils ont parfois la compagnie d'un Goncourt de l'année, offert à l'occasion d'une fête, et qui ne sera pas plus lu que moi.

On me dit qu'un autre écrivain réside à quelques kilomètres d'ici, à Montenils. Il rédige des notices techniques. Je n'irai pas le voir. C'est un concurrent.

L'histoire est trop grande pour de si petits hameaux. Elle passe au-dessus, à Montmirail, que Jeanne d'Arc traversa, où Napoléon remporta une des quatre victoires de 1814, et où naquit Paul de Gondi, futur cardinal de Retz. Elle passe en dessous, à La Ferté-Gaucher, où subsistent des ruines romaines, ainsi qu'un

pont, resté intact sur le Morin, et par lequel s'engouffrèrent des milliers de soldats français, lors de la Première Guerre mondiale. Je ne parviens pas à remettre la main sur cette ancienne carte postale qui le représentait. Y figurait le nom d'une patriote qui avait fourni ce renseignement à nos armées. Or, sur le cliché sépia, on voyait que ce pont donnait sur l'arrière d'une demeure. Était-ce la propre maison de cette dame ? Et qu'éprouve-t-on quand des milliers de soldats français montent au front en passant par votre enclos, quand des trains d'attelage, à la queue leu leu, font des ornières dans les bégonias ?

Le sentiment, justement, d'être au cœur de l'histoire.

Ici, on n'a rien vu venir, et ce depuis des siècles.

Les aiguilles du temps ricochent sur la lenteur de la terre. De lointains ancêtres nous ont ressemblé – et lorsqu'on déterre dans le labour un drain ancien, une meule en pierre, on les pose avec précaution au bord du chemin, parce que c'était du bon travail, et que cela resservira.

La conscription, puis la mobilisation firent voir du pays, Paris ou bien le Tonkin. Quand on

en revenait, ça n'avait pas plus d'importance que ça. Dès le lendemain, on remettait sa chemise de fenaison, et l'on s'inquiétait de l'état du grain. Ainsi l'histoire, ici, est-elle moins celle de l'homme que celle des saisons, des hivers qui sont longs, des étés où l'on manque de bras.

Deux événements, et deux seuls, auront marqué ce siècle : le passage d'un char américain, dans les grands champs d'en haut où le blé montait (on sut qu'une autre guerre s'achevait, on s'inquiéta de savoir si le blé serait indemnisé) ; la chute d'un chasseur de l'armée de l'air (le pilote s'éjecta), il y a vingt ans, de l'autre côté du ru, vers la Butte.

C'est peu ? C'est énorme. Aussi le gros René raconte-t-il à qui veut l'entendre qu'en 44, dans les champs d'en haut, mais peut-être bien, finalement, entre le ru et la Butte, il est tombé sur une résistante *polonaise* en train de replier son parachute. Elle l'aurait supplié de la cacher. Il lui aurait donné sa propre chambre. Elle l'aurait remercié en nature.

Je m'excuse de faire surgir, si tôt, beaucoup de poésie.

Voici qu'arrive l'hiver. Il faudra songer à acheter une lampe de poche, qui restera dans la voiture. À remplir le bûcher. Je prendrai six stères chez Brochot, il a du hêtre et du charme séché de quatre ans, il le coupe en un mètre.

Dans les champs, la terre craque déjà sous les pas. Ce sera bientôt le temps que les mottes deviendront dures comme des cailloux, et qu'au jardin le gel scellera les poireaux dans leur butte, autant d'épées impossibles à ôter de l'enclume. Il y aura des jours d'Irlande, bien complets du vent et de la pluie en oblique, de sorte que, la tête penchée pour prendre moins d'eau, on aura le sentiment d'une photo mal cadrée et le mal de mer. Il y aura des jours encore plus au nord, avec un soleil si pâle qu'en finissant une fois pour toutes avec l'héliocentrisme nous ne verrons plus l'astre pompeux des ballets de Rameau, mais celui, nettement plus relatif, dont nous parlent les astronomes.

Il y aura surtout ces matins où au village, à sept heures, la première lampe à s'allumer sera celle de la laiterie, une grosse ampoule fichée sous une soucoupe blanchie, et qui dira que, malgré les apparences, ce ne sera plus la nuit. On verra, si l'on se lève tôt, des enfants taper du

pied et souffler dans leurs mains, en attendant le bus du ramassage scolaire. Ici, ce sont encore les écoliers de Fombeure,

*Ils portent dans leurs poches
des pommes, des billes, des hannetons du matin.
Ô précieux butin
gagné sur d'autres petits hommes.*

Il y aura, enfin, ces jours tant boueux que la 4 L du facteur ne pourra plus monter le chemin. La Marne n'est pas loin, mais la 4 L n'est pas un de ces taxis qui nous sauvèrent en 14. Le facteur, lui, est consciencieux. Les lettres, les plis qui me sont adressés doivent aller dans cette boîte, qu'on aperçoit au-delà de vingt mètres de glaise brute. Y a pas à tortiller.

Il fait son devoir en maugréant. J'entends bien qu'il détache à grand bruit ses semelles de la terre où la colle les a prises. J'entends bien qu'il claque fort, exprès, le couvercle de la boîte, en manière de reproche. Et sans doute devrais-je en modifier l'emplacement, la clouer sur un piquet, au début du chemin... Je n'en ai pas la force.

Alors quoi ? Près de la route, il faudrait laisser ces lettres, ces volumes, et, trop rarement, ces chèques, offerts à tous les vents ? Non

par crainte qu'on les vole, mais comment saurait-on qu'ils sont arrivés ? Or, à la campagne, ce n'est pas un petit événement, l'arrivée du facteur. Certains jours, c'est même le seul.

Cette année encore, on se résoudra à se cacher quand il arrive, de peur qu'il ne nous aperçoive par les fenêtres sans rideaux. Lui-même sera indifférent, aux grands matins d'héroïsme, quand on se précipitera au bas du chemin, ayant entendu la 4 L, pour prendre le courrier sans qu'il ait à sortir de voiture. Cela fera une excuse, en décembre, pour ne pas donner des étrennes que, de toute façon, la plupart du temps, je n'ai pas.

3

L'hiver ne serait pas l'hiver sans le fourneau, pas plus que l'été sans le linge qui claque au vent, et l'automne, sans la pomme.

Le fourneau, le linge, la pomme. Une trilogie intime. Les trois points à partir desquels, si je tire des traits, je retrouve, au centre, la raison que j'ai eue de m'établir ici.

C'est une cuisinière à bois, blanche, sans ornements. Un tuyau de poêle rouillé figure le cou de cette bête que trois hommes déplacent

avec peine. Le foyer, auquel on accède par une petite porte située sur le côté, est en comparaison fort petit. Il m'oblige à refendre les bûches en vingt centimètres. C'est mon travail du matin.

Il faut, pour l'allumer, un savoir-faire que je ne saurais transmettre, tant il est de l'ordre de la connivence entre la cuisinière et moi. Elle m'a apprivoisé, m'a indiqué ce qu'elle voulait en guise d'entrée, selon la température et la qualité de l'air : un peu de cendres de la veille, du petit bois de poirier ou bien de la cagette. Des sarments.

Parfois, mais de plus en plus rarement, elle refuse de prendre. Il y a une sorte de sourire, là-dedans, de sa part, cette condescendance amusée des femmes qui pensent, mais ne vous disent pas, que, quoi que vous fassiez, elles ne seront pas entièrement à vous (de la même façon, en écrivant qu'elle fume un peu, au départ, j'ai le sentiment de commettre une indiscretion, d'en dire trop à son sujet).

Du fait de son petit foyer, elle est exigeante. Je ne peux partir plus d'une heure, deux au maximum. Il faut alors diminuer le tirage grâce à une molette, sans le fermer tout à fait. Étaler la braise. Bourrer le feu d'une seule bûche,

pleine et ronde, choisie avec soin, elle brûlera moins vite que le refendu.

Vers cinq heures, à la tombée du soir, ayant été entretenue la journée durant, la voici prête à jouer non pas un opéra, mais un air très vieux et très doux, un air qui nous ramène à l'arrière-petite enfance. Au-dehors, le givre coupant commence de scintiller, les pierres deviennent lourdes et dures, des chiens aboient isolément. On entend dans les étables des vaches taper du sabot, et meugler en réclamant qu'on les traie. Quel noir, plus noir que le noir, quel froid, plus froid que le froid, s'étendent sur la terre ?

Dans cette cuisine, de l'eau a été mise à bouillir sur les grosses plaques de fonte brûlante. Dessous, au souffle rauque de la jeune géante, se mêlent des sifflements, des craquements, les pets joyeux et incongrus des bûches. Cela sent la poutre et le lard mis à sécher.

L'eau, la fonte, le fer, le bois, préparés en sourdine depuis le matin, éclatent à leur puissante manière, sans effet de manche, avec le geste sûr.

Des rondeurs apparaissent entre les placards, près de l'évier. On est tenté de tendre la main pour caresser des volumes.

La chaleur a pris corps.

L'horizon épouse la courbe de la planète, fléchit en un arc au-delà des labours qui s'étendent à perte de vue. C'est un désert de terre remuée où, comme dans tout désert, seuls certains animaux habitués – les corbeaux – peuvent espérer trouver une subsistance. La lame grise du ciel le tartine d'un bord à l'autre du monde. On n' imagine pas que, plus loin, il y a des villes, des rues, des magasins.

Parfois, dans le champ, un arbre isolé lutte contre la bise. On ne l'a pas dessouché parce qu'il marque l'emplacement des *heurts* déterrés par la herse, et placés en dessous. On dirait un voyageur affolé.

Tant de rien pèse sur l'homme. Le rend ombrageux. Plus lourd, lui-même, de son propre poids, de ses mains lourdes, de ses cuisses recouvertes de grosse toile.

Les agriculteurs, si prompts à rire à la moisson, se ferment. Se murent dans leurs tâches. Au bistrot, tu en vois qui se mettent à boire plus que d'accoutumée. Ici, où ce n'est ni la Bretagne ni la Provence, on ne parle pas : on creuse son verre. Davantage chaque jour.

Tu as assisté à l'émiettement de l'un d'eux. Par la fenêtre du troquet, il regardait la terre comme si celle-ci l'appelait, et qu'il eût refusé de sortir. Une fois, on est venu lui dire que ses

vaches s'étaient enfuies de l'enclos, et qu'elles traînaient sur la route. Il n'a pas bougé.

Une autre fois, sa main tremblait tellement, il n'a pas réussi à attraper son ballon de vin. Il l'a laissé échapper. Il en considérait, incrédule, les morceaux sur le sol. On n'entendait que le ronflement du poêle, et les cris des corbeaux, dehors, presque plaisantins à force d'être sinistres.

Il a disparu. Tu l'as revu quelques mois plus tard. La terre était redevenue un fouet d'herbe, les sureaux jetaient là-dessus leurs pluies de pétales, comme on jette du riz dans les mariages. Il errait sur le côté de la route dans des pantalons trop courts, amaigri. Il portait sur sa figure cet air castré qu'ils ont tous, en sortant de l'H.P.

Celui-là, te dis-tu, la sauvagerie l'a pris.

Aussi les villages, les bourgs, les *pays*, comme on dit ici, bien qu'ils ne soient séparés que d'une dizaine de kilomètres, luttent-ils à leur manière contre cette campagne trop immense, coupable, sans hommes, d'être un danger pour l'homme.

Cela commence, passé le panneau au liséré rouge, et qui indique de façon très officielle, telle une carte de police, où nous sommes, au

milieu de tant de rien, cela commence, donc, par un trottoir qui vient mordre sur une emblavure. Le blé qui monte prend des allures de coquette ; le trottoir semblerait absurde s'il n'était surmonté, dès l'abord, d'un panneau de stationnement. Ç'aurait dû être une route traversant un pâté de maisons ; c'est devenu une rue bordée de numéros.

Pour la peine, et pour fixer le numéro, on a érigé des montants en pierre, on a placé, au milieu, un portail. Peu importe si, derrière la maison, le tracteur, embrayé sur la pente, s'apprête à affronter le vide : d'ici, on ne voit que le gravier dés herbé de l'allée, la marquise neuve, des conifères qui rampent au-dessus d'un jardin de rocailles et d'une pelouse tondue.

Les haies sont taillées avec soin. On voit des nains en faïence peinte, des champignons, des chats figés sur des tuiles neuves. Tout est ordonné, tout est faux : cela réchauffe le cœur.

Enfin, voici des commerces. Seules les banques et les pharmacies ont un aspect moderne. Pour le reste, l'enseigne du garage ou de la mercerie sont bien celles qu'ont connues nos parents. La petite cloche tinte toujours à l'entrée de la droguerie. La vendeuse d'*Au vrai chic de Paris* déplace une échelle le long d'étagères en bois patiné. Elle sort du rayon une boîte

plate percée d'une fenêtre en cristal. Le modèle qui repose à l'intérieur est enveloppé de papier de soie.

À la quincaillerie, on peut affûter son couteau de poche sur une petite meule fixée au bout du comptoir. Des scies à bûches pendent au plafond. On fait les comptes à la main, sur l'envers de cartons récupérés à des emballages.

Le bar communique avec l'épicerie par une porte qu'on n'a jamais vue fermée. Cela sent le jambon blanc et le gruyère râpé. Quand l'épicière descend de l'étage, elle a, avant d'ouvrir la porte qui finit son chez-elle et donne dans la boutique, le geste de vérifier son col, et de tapoter sa blouse. Sur le présentoir Clause, des sachets de graines ignorent qu'ils font rêver : *Chou Milan des Vertus, Carotte hâtive de Nantes, Grosse blonde paresseuse* (c'est une laitue).

De l'autre côté de la vitre, sur la place ornée d'une petite fontaine, des paysans font cercle, pieds écartés, et remettent à jour l'album de famille. Des jeunes filles en couples, se tenant par le bras, traversent en baissant les yeux. Des bas, des collants, des jupes trop courtes pour la saison, des chaussures achetées à Melun ou à Château-Thierry, sont chargés d'attirer l'attention ailleurs que sur un corps fait pour la

campagne – et prie qu'on en passe vite à l'âge adulte.

Les maisons de maître s'en fichent. Derrière les hauts murs hérissés de tessons – et qui a bu cela ? pas le patron –, elles ignorent superbement où elles se trouvent. En automne seulement, des incendies d'arbres centenaires, dans leurs parcs, traceront un lien entre elles. Cela flamboiera jaune chez le notaire, et rouge chez le médecin.

Puis le bourg s'effiloche. Encore un bar-tabac-épicerie. Une bâtisse de guingois, que la proximité a rendue ivrogne, avec des géraniums laissés à geler. Une station-service qui affiche, un coup sur deux, que le super est en panne, et de l'herbe pousse déjà sur l'aire d'accès.

Puis à nouveau rien, c'est-à-dire de la terre en caillots, des corbeaux jetés par poignées au-dessus, et la route, comme un fil de laine noire.

4

Quand j'ai posé mon vélo contre le mur, le même m'a demandé :

– Tu viens de loin comme ça ?

J'avais fait vingt bornes. J'ai dit :

– Ça dépend.

<i>Au milieu de nulle part</i>	9
<i>Le fils de son père</i>	47
<i>La météo</i>	61
<i>La murette</i>	67
<i>Le champignon</i>	71
<i>Le P. M. U.</i>	77
<i>Le gui et le houx, Nicole</i>	85

CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT
ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER
LE 27 JANVIER 2005
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE (MAYENNE)

SEPTIÈME TIRAGE

DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 1996.
(62114)
Imprimé en France